

## CHAPITRE V

HUGUES DE PIERREPONT.

### Guerre des Liégeois contre le duc de Brabant.

SOMMAIRE. — Acquisition du château de Moha, cause première de la guerre contre le Brabant. — Sac de Liège. — Revanche des Liégeois. — Glorieuse bataille de Steppes.

Idée générale.

Sous le règne de Hugues de Pierrepont, le pays de Liège obtint une nouvelle extension de territoire et de puissance.

Le comté de Moha lui fut cédé par son dernier feudataire, et l'évêque acheta à prix d'argent l'importante ville de St-Trond avec ses dépendances.

Peu de princes se trouvèrent dès lors aussi puissants que nos évêques. Au jour du danger ils pouvaient se mettre à la tête de mille chevaliers choisis dans la noblesse liégeoise ; plusieurs seigneurs étrangers les reconnaissaient pour suzerains et obéissaient à leurs ordres.

Cependant l'acquisition du comté de Moha faillit amener la ruine du pays. Elle occasionna une lutte terrible ; si les Liégeois restèrent vainqueurs, ce ne fut qu'à force de sacrifices de sang et de courage.

Voici ce qu'on raconte relativement à la cession de ce comté.

C'était à l'époque des croisades et de la chevalerie. La noblesse ne rêvait que batailles, coups d'épée et aventures guerrières. A défaut de combats véritables, elle se réunissait

fréquemment dans des tournois ou fêtes militaires pour se disputer la palme de l'adresse et de la vaillance.

Albert, comte de Moha, ne connaissait non plus d'autre gloire que celle des armes.

Il avait deux fils, et son ambition était d'en faire de braves chevaliers. Il ne cessait donc de les instruire des hauts exploits de leurs ancêtres et d'exalter la gloire qu'on peut acquérir sur les champs de bataille.

Cependant le comte de Flandre ayant annoncé un grand tournoi à Andennes, le comte de Moha s'y rendit avec ses deux fils. Ceux-ci n'étaient âgés que de 13 à 14 ans. Trop jeunes encore pour pouvoir manier la lance ou l'épée, ils durent assister à la fête en simples spectateurs. Leur imagination déjà échauffée s'exalta jusqu'au délire à la vue de la beauté de la fête, de la bravoure et de l'adresse des combattants. Revenus chez eux, ils ne cessaient de se représenter les joutes brillantes dont ils avaient été témoins : ils brûlaient du désir de manier à leur tour les armes des chevaliers, et versaient des larmes de dépit quand on objectait leur jeune âge.

Cependant ils ne résistèrent pas longtemps à la tentation. Un jour se trouvant presque seuls au château, ils vont à l'écurie, s'emparent des deux chevaux les plus vigoureux, s'arment de lances, et se rendent dans une prairie écartée pour y mesurer leurs forces et répéter de leur mieux ce qu'ils ont vu à Andennes. Leurs apprêts sont bientôt faits : la lance en arrêt, ils courent l'un sur l'autre de toute la vitesse de leurs chevaux. Malheureusement ils avaient oublié un point essentiel : ils ne portaient ni cuirasse ni bouclier ; et telle fut la violence du choc, qu'ils se percèrent mutuellement et tombèrent sans vie.

Tout le monde pleura le sort des deux jeunes gens. Pour perpétuer le souvenir de leur triste mort, les habitants de Moha plantèrent un tilleul à l'endroit qu'ils avaient baigné de leur sang. Ce tilleul, on le montrait encore il y a une trentaine d'années ; il fut alors frappé par la foudre.

Le malheureux comte resta inconsolable. Privé d'héritiers, succombant sous le poids de la douleur, il donna

Cession

du comté de Moha.

son comté à l'église de Liège, et mourut peu de temps après la fin tragique de ses fils.

Quoi qu'il en soit de cette lugubre légende et des motifs qui guidèrent le comte Albert, la donation fut faite à l'église de Liège, et bientôt après, Hugues de Pierrepont, ayant fait occuper le château de Moha, prit en mains l'administration du pays. Les protestations ne tardèrent pas à se produire.

Le comte Albert laissait un neveu à qui il avait promis sa succession.

C'était le duc de Brabant, Henri I<sup>er</sup>, le Guerroyeur, dont nous connaissons déjà la puissance et l'humeur belliqueuse.

Guerre  
contre le Brabant.

A la nouvelle de ce qui venait de se passer, ce prince se rendit immédiatement à Liège pour réclamer la succession dont il se croyait frustré, L'évêque ne se montrant nullement disposé à renoncer à ses droits, il quitta la ville plein de colère et méditant des projets de vengeance.

Toutefois ses projets furent si bien dissimulés que les Liégeois crurent n'avoir rien à craindre de lui. Il leur avait assuré d'ailleurs que ses prétentions se bornaient à la forteresse de Moha.

Mais ce prince astucieux et habile n'attendait qu'un prétexte pour invoquer contre eux de nouveaux griefs.

Deux rivaux, Othon IV et Frédéric II, représentants des deux illustres maisons des Guelfes et des Gibelins, se disputaient le trône impérial.

Hugues et les siens ayant embrassé la cause de Frédéric, le Guerroyeur, qui venait de se déclarer pour Othon, obtint facilement de celui-ci la mission de les attaquer et de les réduire.

C'est ainsi qu'un violent orage se préparait en silence contre les Liégeois. Tandis qu'ils se croyaient dans une sécurité profonde, ils apprirent tout-à-coup que le duc était aux portes de la ville à la tête d'une armée de 20,000 hommes.

A cette nouvelle la consternation fut générale. Nuls préparatifs de défense n'étaient faits, nulle armée n'était sur pied.

Résister, c'était courir à une perte certaine; aussi la majeure

partie de la chevalerie et du peuple refusa-t-elle d'entrer en campagne.

Cependant Raes Despretz, avoué de Hesbaye, vint prendre la bannière de St-Lambert; quelques gens de métiers et quelques braves paysans se joignirent à lui. On s'avança à la rencontre de l'ennemi.

Mais Despretz, examinant sa petite troupe, comprit bientôt combien son entreprise était téméraire et inutile: « Vous n'êtes » pas un contre dix, s'écria-t-il, et encore ne vois-je pas de » soldat parmi vous. Retournez-donc dans vos foyers: vous » perdrez vos biens, mais vous sauverez vos corps! »

La retraite de ces braves ne fit qu'augmenter l'effroi qui régnait à Liège: rarement une ville présenta un aspect aussi désolant.

Les uns se pressaient de gagner la campagne, les autres erraient çà et là emportant ce qu'ils avaient de plus précieux; une foule tremblante assiégeait les églises et les demeures des prêtres, espérant y trouver un asile; les femmes et les enfants remplissaient les rues de leurs cris et de leurs gémissements. La panique était générale. Chacun ne cherchait qu'à pourvoir à son propre salut, et Hugues, après avoir envoyé à l'ennemi une députation qui n'eut aucun succès, se hâta lui-même de quitter la ville et de se retirer dans la forteresse de Huy.

Il était temps. L'évêque à peine parti, les Brabançons entrèrent dans nos murs en poussant des cris de triomphe et de vengeance.

Aussitôt commença un horrible massacre: pendant quatre jours on pilla, on tua sans relâche; on n'épargna ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards. Les églises même devinrent le théâtre des scènes les plus barbares et les plus scandaleuses (mai 1213).

La brutalité et la cruauté des soldats furent poussées à tel point, qu'un grand nombre de femmes se précipitèrent dans les égouts et dans les eaux de la Meuse pour ne pas tomber dans leurs mains.

Mais ce triste courage ne les mettait pas à l'abri de ces barbares. Ils les arrachaient à la mort qu'elles cherchaient pour leur faire subir les derniers outrages.

Sac de Liège.

L'histoire rapporte à ce sujet un trait frappant d'héroïsme et de présence d'esprit.

Une jeune fille s'était précipitée dans la Meuse pour se soustraire par la mort aux soldats qui la poursuivaient. Ne voulant pas renoncer à leur proie, deux de ces forcenés se jetèrent dans une nacelle et parvinrent à la saisir. Mais la victime, en se débattant, eut l'adresse de faire sombrer la barque. Les deux soldats périrent dans les flots, et la jeune fille put s'échapper saine et sauve.

Ces quatre jours de pillage et de meurtre ne suffirent pas à la vengeance du duc. Pour en finir avec les Liégeois, il donna l'ordre de mettre le feu à la ville.

Plutôt que de laisser commettre cet acte de barbarie, le clergé et le peuple consentirent à tout et prêtèrent le serment de fidélité à l'empereur Othon IV.

Le Brabançon, satisfait de cette soumission, se retira enfin rassasié de sang et de carnage, et chargé d'un immense butin.

Tant de perfidie, tant de cruauté ne pouvaient rester impunies.

L'évêque commença par excommunier le duc. Mais celui-ci ne se souciait guère des censures ecclésiastiques. « Pour le vaincre, disaient ses partisans, il faudra d'autres lances que des chandelles ! » Ces autres lances, l'évêque les chercha. Il releva les remparts de la cité, arma le peuple et la noblesse et s'entoura de ses alliés.

Lorsque le duc vit son adversaire disposer d'une armée formidable, il essaya de le tromper une seconde fois ; il parvint à lui enlever ses alliés. Alors il envahit de nouveau les terres de l'évêché, poussant ses dévastations jusqu'aux portes même de Liège.

Revanche des Liégeois  
et  
bataille de Steppes.

Il comptait surprendre encore cette ville qu'il avait inondée de sang ; mais son espoir fut déçu : il trouva Liège en si bon état de défense qu'il se hâta d'opérer sa retraite.

L'armée liégeoise le suivit et alla lui présenter la bataille dans la plaine de *Steppes*, près de Montenaeken.

Pour animer ses soldats, Hugues n'eut pas besoin de longs discours : ils étaient en présence de leurs ennemis mortels ; ils avaient à punir la perfidie ; ils avaient à venger la mort de leurs proches, la ruine de leur cité et de leurs familles. Aussi fut-il

difficile de contenir leur ardeur guerrière. Au moment de la bataille, on les vit se prosterner la face contre terre pour recevoir la bénédiction de l'évêque, puis se ruer avec une incroyable fureur sur les Brabançons (13 octobre 1213).

Le choc est terrible ; les Brabançons le soutiennent vaillamment. L'action s'engage de tous côtés. Le Guerroyeur combat au premier rang ; on le voit partout animer les siens par ses paroles et par son exemple. Rien ne semble pouvoir lui résister. Un moment même notre cause paraît perdue : la chevalerie de l'évêque est enfoncée et déjà l'ennemi fait entendre des cris de triomphe. Mais ses cris sont bientôt couverts par ceux de : *Saint Lambert ! saint Lambert !* C'est l'infanterie liégeoise qui n'est pas encore entamée et qui s'élance rapide comme l'éclair. La vue du danger lui inspire une ardeur nouvelle ; vainement on essaie de l'arrêter ; tout tombe sous ses coups terribles, et bientôt ceux qui se croyaient vainqueurs sont mis dans une déroute complète.

Le combat devint alors une véritable boucherie : 3,200 Brabançons restèrent sur le champ de bataille ; le nombre des prisonniers s'éleva à 4,000.

Henri de Brabant lui-même n'échappa que par une lâcheté.

Pour ne pas tomber entre les mains des Liégeois, il se dépouilla de sa cotte d'armes, de son casque et des autres insignes, et en revêtit l'un des siens, le seigneur Henri de Huldenberg. Ce seigneur dévoué se vit bientôt cerné de toutes parts ; mais, ne voulant pas se rendre, il combattit avec le courage du désespoir jusqu'à ce qu'il tomba percé d'un javelot.

La nouvelle de la mort du duc se répandit aussitôt. Déjà les Liégeois s'apprêtaient à transporter son corps à Liège, lorsque, ayant relevé la visière de son casque, ils reconnurent Henri de Huldenberg. Quant au duc, il s'était enfui avec une telle vitesse, qu'il arriva presque seul à Tirlemont.

Cette glorieuse journée de Steppes fut souillée par d'affreux excès.

Se laissant emporter par une vengeance aveugle, l'armée victorieuse rendit avec usure au pays de Brabant le mal qu'on avait fait au pays de Liège.

Les ravages durèrent dix jours, et les villes de Léau, de

Landen, de Hannut, ainsi que plus de 30 villages, furent livrés aux flammes.

Le duc de Brabant ne songea pas à continuer la lutte. Pour sauver son pays et son trône, ce prince orgueilleux, qui avait humilié les empereurs et les évêques, dut s'humilier à son tour : il renonça au comté de Moha et vint à Liége implorer son pardon à genoux, la tête et les pieds nus ! L'évêque alors lui donna le baiser de paix.

---

HISTOIRE  
DU  
PAYS DE LIÈGE

RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR

F. TYCHON

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES

---

Ouvrage couronné par la Société libre d'Émulation de Liège, précédé  
du Rapport présenté au nom du jury par M. A. LE ROY, professeur  
ordinaire à l'Université de la même ville.

---

LIÈGE

IMPRIMERIE DE L. DE THIER ET F. LOVINFOSSE

—  
1866  
—

TOUS DROITS RÉSERVÉS



